

Les actes humains dans les grandes lignes : combien ça vaut ?

Messages à faire passer :

- La portée morale d'un acte est binaire : bien ou mal (pas de neutralité) ; mais complexe : très bien ou peu bien, et en quoi...
- Il y a trois sources de la moralité d'un acte : trois éléments de l'acte qui lui donnent du poids, qui lui donnent une valeur : l'objet de l'acte (l'acte que je pose) ; l'intention ('le mobile', comme disent les policiers) ; les circonstances (atténuantes ou aggravantes).
- De l'intérieur, c'est l'intention qu'il faut considérer en premier : c'est ce que j'ai voulu faire. Mais pour juger un acte de l'extérieur, il faut considérer la matière (l'objet) en premier : c'est ce qui a été fait. Les circonstances peuvent diminuer ou aggraver la valeur morale d'un acte, mais n'en changent jamais la catégorie (un mal ne devient pas un bien ; il devient moins mal).

Éléments pour comprendre :

La valeur morale des actes

Les actes humains sont des actes qui ne sont pas neutres : ils nous situent par rapport à Dieu : nos actes sont bons ; ou ils sont mauvais. Mais nous sentons bien que l'adage « qui vole un œuf vole un bœuf » n'est pas juste : certes, dans les deux cas, c'est du vol, mais l'objet volé n'a pas du tout le même prix. Il y a donc une échelle de valeur de nos actes : nos actes sont très bon, juste bons, ou médiocrement bons ; ils sont à peine mauvais, mauvais, très mauvais. Mais en aucun cas, ils ne peuvent changer de catégorie : « Oui, mon acte peut être considéré comme mauvais, puisque j'ai écrasé un piéton ; mais si on le considère autrement, et si on tient compte du fait qu'il s'avère que c'était un cambrioleur qui fuyait, il devient bon... ». Là, il n'y a rien à négocier : j'ai posé un acte personnel, et seuls les éléments que j'ai faits miens sont à considérer.

Les sources de la moralité

Un acte est une action unique, mais que nous pouvons décortiquer selon ses articulations.

Il y a trois sources de la moralité d'un acte : trois éléments de l'acte qui lui donnent du poids, qui lui donnent une valeur : l'objet de l'acte (l'acte que je pose) ; l'intention du sujet (de l'acteur) ('le mobile', comme disent les policiers) ; les circonstances de l'acte (atténuantes ou aggravantes). On verra dans quel sens les ordonner en fin de cours. Mais on ne peut pas évaluer un acte si l'on n'a pas pris en compte ces trois dimensions de l'acte (« Je me fiche de ce que ce soit Mardi Gras ou pas : ton accoutrement est purement ridicule, tu fais cela pour te faire remarquer ! »)

L'objet de l'acte

L'objet de l'acte : C'est ce vers quoi tend mon action, une action morale : voler, ne pas être appelé pour aider à mettre la table, me venger, etc. L'objet¹ peut être moralement bon, mauvais, ou indifférent en soi (ex : me promener dans la rue).

Les circonstances de l'acte

1 L'objet ; pas l'acte global. L'objet n'est qu'un tiers des éléments moraux...

This work is licensed under the Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International License.

To view a copy of this license, visit <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/> or send a letter to Creative Commons, PO Box 1866, Mountain View, CA 94042, USA.

Une propriété de www.padritude.fr



Les circonstances : circum-stans = ce qui se tient autour. Les circonstances entourent l'objet de l'acte, et peuvent en faire partie (elles sont assumées ou voulues) ; il y a 7 circonstances : Qui (statut de la personne) / Quoi (conséquences) / Avec quelle aide (moyens) / Pourquoi (intentions secondaires, arrières-pensées) / Où / Quand / Comment (manière) // ; elles ne sont pas toutes à prendre en considération, mais elles peuvent parfois être très significatives et incluses dans l'objet réel de l'acte ou sa finalité ('pourquoi' rejoint l'intention). Les circonstances sont moralement atténuantes ou aggravantes.

Exemple : un homme embrasse une femme (ou un homme et une femme s'embrassent : c'est selon !)

Qui ? C'est un fiancé qui embrasse sa fiancée / c'est un homme marié qui embrasse sa maîtresse : pas pareil moralement...

Où ? Sous un réverbère dans une rue déserte / sur un plateau de télévision : pas pareil moralement...

Pourquoi ? Pour le plaisir / pour blesser son « ex » qui est là : pas pareil moralement... (on suppose que l'intention, donc le 'pourquoi' brut est de manifester son amour, quand même!)

Comment ? Avec amour / avec honte / en pensant à autre chose : pas pareil moralement...

L'intention de l'acte

« C'est l'intention qui compte » : oui... mais pas que : « l'enfer est pavé de bonnes intentions ! », dit-on aussi...

L'intention, c'est ce que je vise (« intento »), mon but. Ce n'est pas forcément ce que je réalise, mais c'est déjà un acte intérieur, c'est la racine d'un acte qui pourra être davantage accompli. Exemple : j'ai voulu lui casser la figure à la sortie du lycée... mais ce jour-là, il n'a pas eu cours de sport et il est sorti deux heures plus tôt que prévu ! Je ne lui ai donc pas cassé le nez matériellement ; mais moralement, je suis coupable de coups et blessures ! C'est dans ce sens que Jésus peut dire que quiconque désire une femme dans son cœur a déjà commis l'adultère. Le juge et le confesseur n'ont donc pas tout à fait le même champ d'investigation...

L'intention peut être actuelle (je l'ai bien à l'esprit), virtuelle (elle garde une influence - vertu = la force - sur l'acte ; je pense actuellement à autre chose, mais je peux expliquer ce que je fais ; ex : je conduis pour rejoindre ma maison de vacances, mais je suis en train de penser à ce que je dis à quelqu'un), habituelle (si on me demande ce que je fais, je reviens à moi, et dis : « ah oui... » ; l'intention habituelle n'est pas imputable).

L'intention peut être manifestée aussi par une parole, une action, ou une omission : « Qui ne dit mot consent » est vrai uniquement si c'est au bénéfice de la personne. En matière néfaste à la personne, le silence n'est un acquiescement que si la personne doit et peut parler et ne le fait pas (a donc choisi de ne pas le faire).

La valeur morale de ces trois éléments

L'intention « colore » l'acte ; c'est un élément très important. Mais comme il est intérieur au sujet, il est difficile de la connaître. Soit la personne la dévoile (« je voulais protéger mon frère »), soit les circonstances en témoignent (« c'était l'amant de sa femme : il a sans doute eu l'intention de se venger »). L'intention caractérise l'acte à tel point qu'un objet mauvais ne suffit pas à faire un acte mauvais : « tuer » demande des précisions sur l'intention (« meurtre ou peine de mort ? »).

Les circonstances ne peuvent pas faire changer de catégorie un acte en cours d'évaluation : les circonstances le rendent « plus » ou « moins » bon ou mauvais, mais elles ne font pas que la valeur d'un acte réputé bon devienne mauvais, et inversement.

Un objet peut être « intrinsèquement mauvais ». C'est-à-dire qu'il porte en lui comme l'intention, ou qu'aucune bonne intention ne pourra être invoquée pour le commettre tant il est mauvais en soi. Par exemple : le génocide (fut-ce pour préserver la pureté de la race aryenne...). Un

acte intrinsèquement mauvais pourra être rendu moins grave par ses circonstances, mais il ne sera jamais bon !

Dans quel ordre procéder ?

Bah... ça dépend !

Quand on juge de son propre acte (je fais mon examen de conscience) : je regarde d'abord mon intention (ce que j'ai voulu faire : c'est d'abord ce qui caractérise mon acte devant Dieu) ; puis l'objet de mon acte (ce qui s'est réellement réalisé) ; puis les circonstances qui l'entourent et influent sur sa moralité (si je les ai assumées, si elles font vraiment partie de mon acte personnel).

Quand on juge un acte extérieur à soi (l'acte d'autrui par rapport auquel je veux me situer : dois-je blâmer ou féliciter ? est-ce un bon exemple à suivre ?) : je regarde d'abord l'objet de l'acte (autrement nommée « la matière » de l'acte ; je ne peux pas connaître l'intention), puis je peux deviner l'intention ou questionner à son sujet : puis je considère les circonstances pour les faire parler. Pourquoi agir ainsi (commencer par l'objet) ? Parce qu'il y a des actes qui sont « intrinsèquement mauvais », mauvais jusque dans leur moelle : on ne peut jamais prétexter une bonne intention pour les commettre ; ils sont toujours « gravement illicites ». Par exemple : tuer un innocent ; faire le mal en vue d'obtenir le bien (dixit St Paul en Rm 3, 8) ; il y a toute une liste dans VS§80 (qui reprend GS 27§3) : suicide volontaire, prostitution, génocide, avortement, euthanasie, mutilation, torture, esclavage... Pour l'avortement (comme pour le reste), on ne peut jamais dire que l'acte était bon (même si les circonstances le rendent moins coupable) : autrement dit, jamais on ne dira « réjouissons-nous de cet avortement », mais toujours on dira « pleurons ensemble ».

La prudence pour agir

La prudence est la vertu qui règle nos actions : elle n'est pas une pure considération théorique des choses (ça, c'est ce qu'on appelle « le discernement »), mais une aide dans la mise en application concrète en tenant compte des circonstances. Elle s'acquiert de deux façons : par la répétition d'actes prudents (je réfléchis à ce que je fais et je tire leçon du passé), et par don de Dieu (que je peux demander dans ma prière) ; les deux sont cumulables et recommandés...

Applications pratiques :

Je travaille avec succès à confectionner un vaccin sur le virus Ebola. Je ne sais pas qu'en fait, mon laboratoire est financé, non par le Ministère de la Santé Publique, mais par le Ministère de la Défense, qui entend bien par là immuniser ses troupes, et inclure la souche Ebola dans sa prochaine arme bactériologique... Suis-je moralement responsable des morts à venir ?

Non, car je n'ai pas connaissance du but visé (intention). Matériellement, je coopère, certes. Mais moralement, je suis innocent. La responsabilité morale incombe à ceux qui font le choix de l'usage du virus... et donc de ma découverte (qui est nécessaire à la propagation artificielle du virus chez l'ennemi).

J'ai voulu tuer ma prof de maths, en projetant de saboter ses freins ; elle décède dans un accident de voiture le lendemain. Suis-je responsable devant Dieu de sa mort ? Suis-je innocent devant Dieu ? (cela fait deux questions...)

On commence par regarder la matière de l'acte : c'est un acte de meurtre en pensée de ma part ; et c'est un acte d'homicide involontaire de l'autre ; donc, il ne s'agit pas du même acte moral. Il n'y a pas de lien moral (de responsabilité morale) entre les deux ! Par contre, si je ne suis pas responsable de sa mort, je suis responsable de l'envie très sérieuse de la tuer (ce n'était pas un mot en l'air sous le coup de la colère, mais un acte délibéré en cours de maturation).

Gros titre des journaux : Le Président de la République a été mis en examen pour fraude fiscale. (Sur la photo, il sourit en coin devant le Procureur de la République.)

Quel est l'objet de l'acte ? *frauder*

Quelle est l'intention (présumée) ? *avoir plus d'argent ; c'est de la cupidité*

Quelles sont les circonstances ? *qui ? : une personne ayant autorité et devant donner l'exemple / comment ? : avec impertinence / mais on pourrait aussi se demander 'avec l'aide de qui ?' si on va plus loin dans l'enquête ; les gros titres ne le permettent pas...*

Je caresse la joue des bébés devant les caméras durant ma campagne électorale (tandis que je sais que je réduirai les allocations familiales par la suite...). Est-ce que je fais un acte moralement bon ? *Dans ce cas, l'intention m'est livrée, et la question est à la première personne : il s'agit donc d'un examen de conscience. Je commence donc par considérer l'intention : elle est hypocrite, donc mauvaise. La circonstance du « quand » influence mon acte, car la campagne exerce une sorte de pression morale sur moi. Mais cela ne rend pas mon acte moins pire pour autant ; au contraire, cela souligne l'hypocrisie (campagne = diffusion large de l'image).*

Le même cas, mais tourné d'une autre façon, de sorte qu'on ne puisse que le juger de l'extérieur : on considère l'objet moral de l'acte : il est bon (cela fait plaisir aux bambins et aux mamans). Il faudra alors poser la question de l'intention ; d'autant plus que la circonstance de la campagne électorale me met la puce à l'oreille d'un comportement peu spontané. Je pourrais donc dire : SI l'intention est droite, le geste est moralement bon ; SINON, il est mauvais, voire pervers !

Souligner les circonstances qui entrent dans la considération morale de l'acte :

« Le 14 Juillet dernier, il pleuvait ; il faut dire que j'étais en Normandie... Le dépôt de gerbes de fleurs par les Anciens Combattants et le défilé militaire avaient duré longtemps. Je commençais donc à avoir faim, vraiment faim, et je me sentais au bord du malaise. Seul problème, je n'avais pas un sou en poche et je ne connaissais personne dans la foule. Pour manger, j'ai donc du laisser ma montre en gage au boulanger du coin ! Une Rollex contre deux pains au chocolat : tu te rends compte jusqu'où on peut aller quand on a faim ? »

L'objet de l'acte est 'manger' et l'intention est 'rester honnête' ; les circonstances sont : « laisser ma montre en gage » ('avec quelle aide' : c'est un moyen pour manger). L'acte global est moralement bon.

Nous sommes un groupe d'amis ; nous discutons de savoir où aller manger ; je propose d'aller au McDo ; les avis sont partagés ; j'ai très envie d'aller au McDo, et je propose alors de régler l'addition si l'on y va. Trois personnes approuvent ; une se tait. Puis-je considérer son silence comme une approbation ?

Oui : c'est une matière qui lui est favorable. Elle est libre de se prononcer et doit le faire si elle veut manger avec nous. Donc, son silence est une ratification : nous pouvons nous mettre en marche !

Je fais la cour à une jeune fille. Jouant d'audace, je déclare dans mon groupe d'amis : allons au cinéma en deux voitures : vous quatre dans celle de Thierry, moi, je monte dans celle de Chloé. Elle ne dit rien. Est-ce que je peux considérer qu'elle accepte ma compagnie, voire que mes petites affaires sont en bonne voie ?

Oui. Faire la cour est une matière favorable à la personne, surtout si c'est moi qui la fait ! Si Chloé ne veut pas de mes avances, elle doit et peut trouver une formule d'évitement, du style « Faisons plutôt trois et trois : les garçons avec Thierry, les filles avec moi ! » Là, je me prends mon râteau et je garde le sourire...

Je suis Capitaine d'un navire de Louis XIV. Un mousse a été pris à voler du rhum. Je lui destine dix coups de fouets. Il ne répond rien. Est-il consentant ?

Non : ce n'est pas en matière favorable pour lui ! De plus, il ne peut pas répondre compte tenu du fait de notre écart de situation hiérarchique. Il va donc se faire labourer le dos. Mais si on me reproche plus tard de lui avoir fait donner dix coups alors que comte-tenu de son âge cinq auraient suffi, je ne pourrai pas dire : « mais il était d'accord avec la sentence... »

Questionnaire de fin de cours :

Quels sont les trois éléments composant un acte qui ont une valeur morale ?

Objet ; intention ; circonstances.

Quand je fais mon examen de conscience, dans quel ordre est-ce que je dois considérer ces trois éléments ?

Intention ; objet ; circonstances.

Quand je tente de peser la valeur morale de l'acte d'autrui, dans quel ordre est-ce que je dois considérer ces trois éléments ?

Objet ; intention ; circonstances.

Qu'est-ce qu'un acte « intrinsèquement mauvais » ?

C'est un acte qui sera toujours mauvais, quelles que puisse être mon intention.

Quelle est l'influence des circonstances sur la moralité des actes ?

Les circonstances peuvent augmenter ou diminuer la portée morale des actes, mais elles ne peuvent pas transformer la catégorie morale des actes : un acte bon ne devient pas mauvais, ni l'inverse.

Quand est-ce qu'on peut dire que « qui ne dit mot consent » ?

Ce n'est vrai qu'en matière favorable à la personne, si elle peut et doit parler.

Quelle est la vertu morale à acquérir pour agir en faisant le bien ?

C'est la vertu de prudence.